

De plus en plus, les histoires que j'écris sont hantées par les fantômes.

Gaston Compère, mon professeur de lycée, qui était aussi lui-même écrivain, affirmait qu'il n'y avait pas, dans la Littérature Française, d'histoires de fantômes sincères. On n'y trouve, d'après lui, que quelques fictions sarcastiques, parodiques. Parce que, selon lui, contrairement aux Nordiques, aux Anglo-Saxons ou aux Germains, les Français ne croient pas aux fantômes, ils sont trop rationnels, trop cartésiens.

Je lui rétorquai alors - j'étais un adolescent insolent – que derrière lui, alors qu'il se tenait, debout, sur l'estrade, devant nous, je voyais des fantômes, plein de vieux fantômes paysans corduziens, des fantômes trop grands jusqu'au vacillement, aux visages rougeauds, aux grosses mains couvertes de cal, aux cheveux rares et clairs, aux yeux bleus brillants dans la nuit comme ceux des chats.

"Mon cher Philippe, me répondit Monsieur Compère en se croisant les doigts avec ironie, si des fantômes m'accompagnent à chacun de mes pas, si je suis ainsi hanté, c'est parce que je ne suis pas français, mais belge. Et si toi, seul de la classe, tu vois ces fantômes, si toi aussi tu es accompagné par ta propre foule de fantômes, par quelques rabbins déments, par une petite fille caucasienne aux grands yeux sombres et au visage en sang, par une cohorte de nobles et une autre cohorte de modestes zoroastriens de Shiraz, c'est parce que toi, tu as beau t'exprimer plus ou moins mal en français, tu as beau écrire plus ou moins bien en français, tu n'es vraiment pas, toi-même, français. Vraiment pas."

En guise de réponse, sans très bien savoir pourquoi, je me mis à ricaner.

Et sans très bien savoir pourquoi eux-mêmes, mes fantômes se mirent à ricaner avec moi.